

De l' "ŒDIPE" de Gide à "MAGUELONE"

capitale engloutie...

O N ne peut s'empêcher de prendre plaisir, un très grand plaisir, à la présentation de l'*Œdipe* d'André Gide, que la Compagnie de Madeleine Renaud et de Jean-Louis Barrault nous offre dans une mise en scène de Jean Vilar.

Il y a un côté farce, opérétte même dans ce renouveau, j'allais écrire ce « travestissement », du drame antique ; les allusions contemporaines ou presque — foisonnent comme dans une revue de fin

d'année. Je dirais qu'il n'y manque que la musique d'Offenbach, si la présentation malicieuse et admirable de finesse de Vilar n'en tenait, en un certain sens, pas lieu...

Le texte, sans trahison de quel que ce soit, du reste, s'y prête. Nous y trouvons un Créon bonhomme et conservateur, un Étéocle et un Polyneüs qui souffrent, comme de « vrais » faux-monnayeurs du mal du siècle et cherchent dans les livres de grandes justifications de leur petite immoralité.

Un vade-mecum de l'inceste

Si un autre André Gide avait pu leur écrire un « Corydon de l'inceste », cela arrangerait fort leurs affaires. Car Ismène, leur sœur, les séduit fort. Ils pourraient après tout connaître d'autres passions...

Le tout est rempli de pièges, de chausse-trapes, de diableries dont metteur en scène et interprètes « s'amuse » à merveille. Ils risquaient de pontifier ; ils jouent. Il pouvaient rivaliser de noblesses et de poses ; ils vivent, se divertissent, et nous divertissent en même temps qu'eux. C'est la *Belle Hélène*, c'est *Orphée aux Enfers* et c'est de l'André Gide quand même. Quelle chance !

En *Œdipe*, Jean Vilar nous a permis de retrouver toute la verdure, la vivacité humaine que nous goûtions, cette saison déjà, à l'Atelier, dans son interprétation de l'*Henri IV*, de Pirandello. Pierre Bertin nous offre un Créon-pâté-de-foie, un pâté de fole qui se préparerait plutôt à « assimiler » les autres qu'à se laisser manger par eux. Marie-Hélène Dasté et William Sibatier dressent un Tirésias et une Jocaste solides et humains, sans devenir pour cela encombrants. Pour Bernard Dhéran et Jean-François Calvé, Elina Labourdette et Anne Carrère, ils se montrent la jeunesse, la fraîcheur même, aussi frais que le décor et les costumes de Léon Gischia qui sont, par ailleurs, très beaux.

Lagunes et landes salées

Maguelone, poème dramatique de Maurice Clavel, décor et mise en scène de Jean-Louis Barrault, constituait pour son auteur, comme pour ses interprètes une dure épreuve.

Écoutez Maurice Clavel nous expliquer lui-même ses intentions et le sujet de son œuvre :

— *Maguelone* est une cathédrale romane, intacte, dans un jardin, en France, au bord de la Méditerranée.

« Autour d'elle, c'est une

main qui se tend, d'une porte qui s'ouvre, bref d'un geste d'amour et d'hospitalité que dicterait *Maguelone*, par la vertu de son paysage et de son passé. C'est là tout le sujet de cette pièce.

« J'ai mis deux hommes en présence, et pour qu'ils viennent de plus loin l'un à l'autre, j'en ai fait deux grands ennemis.

« J'ai situé l'action en 1940, par goût, par souvenirs personnels et aussi parce que je cherche depuis longtemps, au prix de bien des fautes et de pas mal d'échecs, à écrire une tragédie moderne.

« Une grande partie de *Maguelone* est en vers. Je m'y suis beaucoup appliqué en l'écrivant, mais je ne l'avais pas prémédité avant de l'écrire. L'absence de préméditation est une circonstance atténuante, je crois... »

Le plus beau moment

Et sans doute, il y a dans *Maguelone* d'admirables passages, des instants saisissants dont Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault, Jean Servalis, Silvia Monfort, Elina Labourdette tiennent le meilleur parti. Mais, le plus souvent, l'œuvre nous montre le danger des voies sur lesquelles s'aventure Clavel. La tension naît de la force oratoire, bien plus que d'un mouvement dramatique presque inexistant. Et le plus beau moment, celui où les deux hommes s'affrontent, arrache sa grandeur moins à une action en son paroxysme qu'à un « déballage » éloquent d'idées sur scène qui n'a peut-être pas son égal dans tout le théâtre contemporain...

Pourtant nous sommes pris, conquis, presque envoûtés, si loin soyons-nous de la pensée d'un Clavel. Il triomphe du théâtre contre le théâtre même, et au risque de ne plus jamais en retrouver les lois. C'est quand même une grande aventure, grande comme certains suicides... Soulignons seulement que ce soit un faux suicide.

André FRANK.